



Médiathèque Valais St-Maurice

Virgile Elias Gehrig

Mardi 24 septembre

12h30 – 13h30

Virgile Pitteloud (*Virgile Elias Gehrig*) naît en 1981 à Sion où il passe enfance et adolescence. Licencié en Lettres de l'Université de Fribourg, il partage aujourd'hui son temps entre l'écriture et l'enseignement.

En 2008, il publie un premier roman, ***Pas du tout Venise*** ; en 2009, un recueil d'aphorismes intitulé ***Soifs et Vertiges*** ; en 2010, ***Par la serrure du jour***, recueil poétique qui clôt la trilogie, « *une fugue en trois mouvements qui interroge le deuil, l'arrêt brutal causé par l'uppercut de la disparition, l'insidieuse suspension de temps qu'est le chagrin* » ; en 2014, la nouvelle version de ***Pas du tout Venise***, est éditée en Poche Suisse et remporte le Prix de littérature de la Fondation Gaspoz. En 2010, il bénéficie d'une bourse et d'une résidence de six mois à Berlin. En 2015, il décroche l'atelier du Caire de la Conférence des Villes suisses en matière Culturelle et de la Ville de Sion.

« *Le fait de vivre six mois non seulement à l'étranger, mais encore dans une ville et les bords d'un fleuve qui furent le berceau et le carrefour de civilisations dont nous sommes aussi, par notre culture gréco-latine, les descendants, représente une occasion unique pour achever un roman qui interroge justement la question du départ, de la perte des repères, de l'altérité, de l'ailleurs* ».

Ainsi en 2018 paraît ***Peut-être un visage***. Un roman sur la crise, sur « *le passage d'un monde qui s'érode et s'effrite à un monde qui doit se reconstruire.* »

Pas du tout Venise (2008)

Tristan est à Venise avec Laetitia qu'il a rencontrée en hiver : « *Eh bien là-bas on sent cette abondance, dans l'air, dans la lumière, une plénitude, une certaine perfection... comme si là-bas la condition humaine encore flirtait avec les dieux et puis les hommes là-bas épousent de vraies déesses, là-bas le sens habite le moindre de nos gestes, tandis qu'ici...*

Là-bas la mer, cette mer, un plaisir pour les yeux et pour le corps la liberté, vraiment extraordinaire et magnifique, ça déprime pas mal de revenir, enfin ça change, ça fait un choc... »

Quand il reçoit un coup de téléphone. : « *C'est bien réel maintenant, il réentend la voix du frère, hachée et sanglotante au travers du fatal combiné, une voix familière mais brisée : vite, vite venir à l'hôpital, maman, prendre un taxi, eux déjà arrivés, déjà là, dépêche-toi ! C'est*

bien réel, il ne délire pas le moins du monde, cette voix, il ne l'a ni inventée ni rêvée : Maman, vite, vite cerveau pas irrigué, restée trop de minutes comme ça ! »

A la *Clinique Hospitalière des derniers jours*, sa mère, Vive Hoffmann est agonisante. Son père, sa sœur, son frère aîné, son frère cadet l'attendent.

Une fois arrivé à l'entrée de l'hôpital : *« C'est un regard absent, traumatisé, qu'il pose sur le sol. Regard d'un homme perdu et qui n'en revient pas, d'un homme qui ne sait rien de la rançon de vivre, qui ignore tout encore du prix à payer ici-bas, du prix de ce borborygme où l'on s'englue et où l'on cherche en vain le plus souvent, une promesse de lumière. Un regard de jeune homme qui ignore encore tout du prix de ces sables mouvants où l'on s'agite, l'on se débat, l'on se démène et puis l'on sue, presque toujours pour rien, si peu de choses. Ce sont des yeux presque encore vierges de douleur, des yeux novices et ignorants, en fait des yeux d'adolescent. »*

Un voyage initiatique commence pour Tristan à travers les couloirs sans fin de l'établissement...

« C'est qu'on l'a forcé en cette nuit à grandir vite, très vite, beaucoup trop vite, c'est comme une progéria aiguë, prendre dans la gueule vingt ans en un seul jour et les années, à la longue, ça pèse, et ça fait mal. C'est comme fixer le soleil dans les yeux, ça irradie et marque pour toujours, ça brûle, et traumatise. »

Tout au long de ce voyage, il se souvient: *« Je revois à présent une à une les photos, images de l'enfance, brefs éclairs de bonheur, étincelles orangées sur immense tableau noir. Une m'arrête spécialement, me tire vers le passé comme par la veste. »*

En Fin : *« Il marche vers la ville, vers la vieille ville, et vers Délia.*

Il est tout seul, et marche dans le froid.

Désormais, ce ne sera plus que journées noires sur nuits blanches, éternellement. Et dans les brumes de la ville désertée, on le voit disparaître.

Il rentre à pied.

Ici, c'est pas du tout Venise, c'est pas du tout l'été. Ici, il pleut, il fait froid et le vent souffle.

Ici, ce ne sera plus désormais que journées noires sur nuits blanches.

Plus de Délia, plus de Florence, plus de Toscane, plus de verticalité désormais.

Finie, l'insouciance légèreté, plus rien jusqu'à nouvel avis, c'est marqué sur la porte : Fermé pour cause de peur panique. Fermé pour cause d'angoisse d'amour.

C'est sûr maintenant, il va devoir quitter Délia ! »

Ouvrage aux formes multiples qui s'apparente aussi à un long poème en prose enrichi de références littéraires et de réflexions philosophiques

« L'émerveillement est une déchirure, le désespoir aussi. L'un dure un instant, l'autre une vie. »

« On se cherche, on hésite, on fait un pas sur le côté et l'on revient, alors on s'émerveille et puis l'on désespère. On passe sa vie durant de l'un à l'autre, de l'autre à l'un, c'est toujours un trajet aller-retour, les deux pôles de notre espace, de notre condition, qui nous aimantent, nous magnétisent, les deux seuls horizons de nos vies. On désespère et puis l'on s'émerveille et la boucle est bouclée. »

« L'absence de Dieu, l'absence d'explication du monde, et de la vie, une pensée absurde forcément qui se développe sur le balcon.

Vivre, n'est-ce pas de vivre l'absurde, le découvrir, et chaque jour continuer la lutte, passer par les victoires, les défaites quotidiennes, continuer, et ça pour toujours sans relâche ?

Une peine à vie en quelque sorte, une condamnation perpétuelle merveilleuse ! »

« Et ce bonheur que tous nous pourchassons, s'il existe, s'il n'est pas un vain mot ni un leurre, ce bonheur que nous voudrions tous sentir doucement s'écouler dans nos veines, parfois il ne s'éprouve en profondeur, essentiellement, que dans l'oubli, ou le sommeil, forme de torpeur amnésique, lent vertige langoureux où la pensée enfin s'absente. Où la nausée s'endort, s'apaise, sous le voile illusoire de l'oubli. »

« L'écriture, le désir d'élucider tous les mystères, le désir fou de reconstruire pièce après pièce le puzzle de son passé.

L'écriture, une image qui se fait texte, et qui l'épouse, le mariage de l'idée et des sens, l'union immortelle de l'amour.

L'écriture, Tristan, Iseut, Roméo, Juliette, la tragédie, l'amour, l'immortalité de l'amour, et la vie éternelle.

Ecriture

O éternité de nos désirs... »

En 2014, Virgile Elias Gehrig réédite **Pas du tout Venise** « refondu, dégrossi pour le débarrasser de ses boursouflures, de ses impuretés, de ses scories ».

« Peut-être que ceci n'est pas un livre car dans les livres anesthésiants, qui délivrent et qui trichent, dans toutes les histoires dont on préconise la lecture aux enfants, dans les contes, les missels et autres féeries, ça commence plutôt bien.

Mais il s'agit ici d'une tout autre trame, d'un scénario qui s'aventure, sauvage, et vagabonde et qui, à mesure qu'il se tisse, ne cesse de se découdre. C'est l'histoire d'une histoire qui n'a pu commencer, d'une histoire qui s'achève : pas le moindre décibel sur des kilomètres à la ronde d'un carrosse qui se rapprocherait pour nous ravir, pas de chevaux qui ruent, hennissent, fins prêts à galoper, nul signe avant-coureur d'un messie, ou d'un prince...

Les mots ici s'animent, se redressent, se lèvent, s'extirpant de la page et rejoignant le jour dans un concert de vagissements ou de sirènes. »

Ici l'encre est du sang, le papier, notre corps. »

Soifs et vertiges (2009)

Dans ce recueil d'aphorismes, Virgile Elias Gehrig stigmatise toute suffisance, qu'elle soit bourgeoise, spirituelle, littéraire ou religieuse.

*« **La douleur** est un fait des plus intéressants qui soient, un véritable phénomène. Les universités du monde entier, les vraies, les dignes de ce nom devraient nécessairement ouvrir des chaires entièrement dévolues à la métaphysique de la douleur. Car la douleur est le plus merveilleux des symptômes qu'offre la folle lucidité. »*

*« **La poésie** est à cheval entre la parole évanouie, et le silence à peine réveillé. Elle est donc une tension essentielle, un conflit vertical. »*

*« **Ecrire** est un pari, ou un essai. La tentative désespérée de montrer par le langage que nous sommes tous fatalement enchaînés au bonheur comme Prométhée à son Caucase. »*

*« **L'artiste** est un explorateur des limites du réel, de sa frontière ultime, aventurier toujours inapaisé, jamais et nulle part rassasié. »*

« **Le monde contemporain** ne peut que décevoir les désirs d'un artiste. Nous vivons effectivement une époque ambiguë qui n'offre rien à notre soif en offrant tout à nos portemonnaie, à nos plaisirs les plus vulgaires. Notre époque est littéralement pornographique ! »

Mort et Amour entretiennent un dialogue ininterrompu depuis que l'homme existe, que les cœurs battent. J'ai surpris quelques bribes de leur conversation. Ils étaient là, tous deux, comme aimantés à leur parole sans cesser une seconde de bavarder. Tout ce qu'ils se dirent fut : « Adieu ». »

« **Ma mère est morte il y a dix ans.** Quelques années plus tard, j'ai dû quitter la femme que j'adorais, j'ai dû sacrifier mon amour. Si je devais être le spécialiste d'une seule matière sur Terre, si je devais être philosophe, je serais docteur en amour et en mort, un philosophe spirituel, un penseur du sacré.

Dix ans bientôt que je l'ai heureusement perdue, et les mères, on le sait, sont toujours les premières femmes de notre vie, les premières femmes de notre amour. Cinq ans plus tard, ce fut au tour de la femme de ma vie de mourir, la mère de mes enfants futurs m'a tragiquement quitté. Le deuil et les ruptures d'amour sont des expériences merveilleuses, dignes d'enseignement et de sagesse.

Je n'ai appris qu'une seule chose durant ces dix dernières années, je n'ai retenu philosophiquement qu'une seule leçon : j'ai appris à prier, c'est-à-dire à écrire. »

Par la serrure du jour (poésie) (2010)

Je ne suis revenu qu'aujourd'hui
sur la page d'hier dans le livret grisé de nostalgie
où les mots
étourdis à l'alcool
de la mélancolie
s'effeuillent
et disparaissent
tels cette eau d'or
qu'entre nos doigts grossiers nous aurions tant souhaité
retarder
recueillir
mais qui de nos mains emmêlés
jointes en coupe
n'aura su que s'enfuir
Je ne suis revenu qu'aujourd'hui
dans la chambre d'hier
NOTRE CHAMBRE
ambrée d'oranges et de lavande
chambre qui fut
la cache
de notre amour...

(Seuil du sanglot (iv))

Peut-être un visage (2018)

« Au commencement un homme était au chevet d'une page blanche.

Tout était blanc, et le resta longtemps. Des heures, des jours, des nuits, des heures encore, encore des jours noircis sur des nuits blanches. Longtemps ce ne fut qu'hébétude et vertige. »

« Puis des mots, quelques signes, apparurent, commençant peu à peu à recouvrir la page, à la noircir, à l'habiller. L'homme assis écrivait, traçait des signes, des petites formes, des petites courbes, des petits traits, biffait, grattait, barbouillait, griffonnait. L'une après l'autre, les pages invariablement finissaient en boules chiffonnées sur la table, ou larguées sur le sol. »

« Des soirs et des matins ainsi jusqu'au dimanche de la septième semaine où, cramponné à son stylo, en face à face avec la mille et unième feuille, un rayon de soleil couchant filtra par l'une des fentes, plongea dans sa pupille, percuta sa rétine, l'éblouit. Gêné par le surgissement de lumière, il se leva, marcha vers la fenêtre jusqu'à la manivelle et, d'un geste agacé, fit pivoter le rideau métallique. »

« Le tour de piste l'avait chassé, mis au ban de sa terre, séparé pour toujours de sa vie précédente, de son épouse, de son futur enfant et de son père. La seule durée du vol les avait en partie déjà tous relégués au néant. Le fil avait été coupé. »

Trentenaire marié et bientôt père, Thomas découvre un beau matin que son visage commence à s'effacer. Son épouse Marie, est enceinte de leur premier enfant...

« Habité à chaque fois de cette impression aussi banale que déroutante, il regardait Marie, elle qui bel est bien là, à quelques centimètres de son flanc, était déjà partie dans le même temps si loin derrière le voile de ses paupières, plongée déjà sur le verso du monde, à la dérive vers le rivage d'une autre terre, un sol inexploré sans cartographie mise à jour, où elle lui resterait totalement étrangère. Devant cette porte close dont l'accès lui était interdit, il regardait sa bouche, ses joues, son nez et ses yeux immobiles comme si, par leur silence, leur totale inertie, ils lui rappelaient d'une clarté sidérale que c'était et ce serait toujours, chacun sa vie, chacun son jour, chacun sa nuit, chacun son orbite et son île. »

Pour conjurer cet effacement, Thomas va disparaître. Il abandonne tout pour partir et renaître ailleurs.

« Ne m'attends pas ce soir, Marie. Cette nuit a été noire et blanche, comme toutes les autres depuis ce foutu jour, il y a des semaines maintenant, des mois... Tu as peut-être raison de dire que j'ai toujours cherché un autre monde. Mais j'ai tout fait, tu le sais bien, j'ai vraiment tout tenté pour te comprendre, te pardonner... Thomas. »

Il embarque dans un avion. Et : *« Au même instant, long, très long, interminable, un hurlement de bête retenti à travers tout l'appartement. Le cri avait jailli omme un lamento à deux bouches, une grande, béante, défigurée par le séisme, et une petite, toute minuscule et invisible encore, logée au chaud en elle, tout en dedans...*

Plus profonde qu'une crevasse, plus vaste qu'un trou noir, une nuit immense s'était levée et déployée en elle, en dehors d'elle, devant, derrière, partout... »

Comme Ulysse, errant d'île en île avant de retrouver Ithaque, Thomas sillonne l'Europe -qui est le nom de sa première fille-, fréquente les cafés berlinois, traverse la Croatie, l'Albanie et

la Grèce. Il arrive à Chypre où il rencontre le Professeur Grigorios, ascète ou anachorète. Sous la conduite du savant byzantin, il enquête sur un certain Néophytos, moine orthodoxe qui, entre le 12^e et le 13^e siècle, aurait vécu la plus grande part de sa vie à l'intérieur d'une grotte nichée dans une falaise.

Son père qui est à l'hospice raconte à l'infirmière : *Tout ce qui lui pesait, sa déchéance, son isolement, ses relations parfois tendues avec l'un ou l'autre des pensionnaires, l'absence d'espoir, de perspective, le silence de son fils. »*

Et écrit à son fils : *« Si je comprends ce qui a pu, il y a presque vingt ans, te pousser à partir sans laisser nulle adresse, si je peux aisément imaginer ta trouille, tes plombs pétés et ton brûlant besoin de fuir, de prendre tes distances, car c'est au fond dans la distance qu'on voit enfin ce qui s'étale vraiment devant les yeux, ce qu'on vit, ce qu'on fait, ce qu'on veut, si je comprends tout ça et si je peux imaginer qu'il y a un temps pour tout, un temps sur scène et un temps dans les loges, en coulisses, n'entends-tu pas, depuis ta grotte, les chuchotis d'attente, les bras et les jambes qui s'ajustent dans leur siège, les pieds qui trépignent dans les travées qui craquent, les bouches qui bruissent, les premières mains qui s'entrechoquent, les cœurs qui attendent ton retour ? N'entends-tu pas, depuis ta cave, l'appel des spectateurs, aux premiers rangs desquels ton propre père, assis près de ta fille ? »*

« On ne possède rien, jamais, si ce n'est, peut-être, un peu de temps, une provision de jours, de mois, d'années, une grappe de décennies à habiter, à vivre, à savourer. Cette réserve d'eau-de-vie, cette fiole de nectar et de sève, cette bonbonne d'oxygène, mon unique, ton unique, notre unique possession, ruisselle si vite entre les doigts qui voudraient tant la contenir encore, s'enfuit sans revenir, s'épuise ! Quelle horreur, quelle saveur, que ce spectacle éclair, festival de fièvre et de frissons chronométrés, destin de papillon, de sablier, de rose ! »

« Pourrais-je prétendre sans rougir que j'ai été heureux ?... Je ne sais pas, je ne sais plus, non... enfin si ! peut-être, entre les gouttes ? »

« Thomas, je regrette tout, réussites et échecs, mon rêve d'époux, de père, de peintre, et voudrais tout recommencer, tout revivre, tout refaire, fût-ce même à l'identique. Comme monté sur la scène d'une étrange tragédie, je regrette tout, ne regrette rien. Un immense silence monte en moi et m'inonde, suspend le moindre de mes gestes et me condamne à la stupeur. Seules perles aux commissures de mes paupières des larmes de bonheur, de déchirure, de désarroi. Je regrette tout, ne regrette rien. Je veux tirer ma révérence, quitter la vie à reculons. »

En Fin : *« Sur le balcon qui surplombait le port de Kyrénia, il contemplait la côte qui clignotait d'une infinité d'astres minuscules. Tandis qu'il butinait d'une lumière à une autre, d'un flambeau à un phare, d'un phare à une étoile, il prit conscience que son visage s'était mis depuis neuf mois à se redessiner, se reconstruire. Lentement, imperceptiblement, ses parties détachées s'étaient rapprochées, rassemblées, recomposées en puzzle. L'image était chaque jour un peu plus nette, plus visible, plus lisible. »*

« Tout à coup son portable retentit, et le tétanisa... »